

Les nouveaux  
SECRETS  
DE  
LYON

ET DE SES ENVIRONS

# LYON, L'EXCENTRIQUE MODÉRÉE

**L**a cérémonie du Vœu des échevins, chaque année, traduit le statu quo, « la trêve entre Marianne et Marie » à la lyonnaise, dans la ville où s'affrontèrent violemment catholiques et laïcs. Un combat dont les initiés rappellent qu'il est symbolisé par la tour métallique « républicaine » construite à hauteur de la cathédrale de Fourvière voisine.

Une telle manifestation, aux codes ésotériques pour le profane, persiste depuis près de quatre siècles parce qu'elle s'inscrit dans la longue tradition d'équilibre des pouvoirs religieux et civil et d'humanisme de la capitale des Gaules. Celle des tables claudiennes, saluées par Michelet, et des écrits d'Irénée du temps des martyrs. Celle aussi des révoltes sociales, culminant avec les canuts, et sa tradition politique extrême, l'anarchie, qui trouvera à Lyon un terreau fertile et tragique.

En contrepoint, dans la cité où vécut Rabelais, un autre humanisme à la base pétri de justice sociale s'est joué des conservatismes pour fustiger les bigots et les petits-bourgeois. Ainsi, dans la lignée de Guignol passé à la postérité, le *Clochermerle* de l'écrivain Gabriel Chevallier met en scène une satire burlesque de la société d'avant-guerre dans un village du Beaujolais.

*La place Bellecour  
au XIX<sup>e</sup> siècle.*



*Assassinat  
du président  
Sadi Carnot  
par l'anarchiste  
Caserio.*



Non loin des fresques de Saint-Jacques-des-Arrêts qui a choisi de rappeler un épisode magique narré par l'évêque Agobard de Lyon, déjà pour dénoncer tout fanatisme.

À rebours des intolérances, la Renaissance à Lyon a cultivé le Beau, le Savoir et l'Amour à travers une « pléiade » d'artistes dont Louise Labé est la figure féminine la plus célèbre et la plus énigmatique. Cette période royale pour la cité chérie par François Ier a aussi donné *La Dame à la licorne*, chef-d'œuvre du patrimoine national, et le navigateur/banquier Verrazano qui découvrit New York, ouvrant davantage Lyon au monde.

« À Lyon, des hommes ont rêvé la vie des hommes et Dieu les a peut-être rêvés. C'est une bonne ville pour attendre la fin du monde : chacun y est libre d'y exister selon son destin visible ou ses raisons cachées. »

Marc Lambron

# VESTIGES PAÏENS ET ESPACES SACRÉS

---

## CHAPITRE PREMIER

L'ÉTRANGE VŒU DES ÉCHEVINS - BROU, LE TAJ MAHAL DE LA  
BRESSE - QUE DISENT VRAIMENT LES TABLES CLAUDIENNES ?  
- MAIS QUI ÉTAIT CE GERSON ? - L'HÔPITAL QUI SE MOQUE  
DE LA CHARITÉ...



- ❶ Basilique de Fourvière
- ❷ Brou, le Taj Mahal de la Bresse
- ❸ Musée gallo-romain de Fourvière

- ❹ Place Gerson
- ❺ Rue de la Charité
- ❻ Croix-Rousse –  
rue des tables claudiennes



*L'église du monastère royal de Brou abrite  
des joyaux de la sculpture flamande du xvi<sup>e</sup> siècle.*

dirigeantes les plus puissantes d'Europe comme régente des Pays-Bas, protégeant son neveu, le futur Charles Quint, qu'elle soutiendra plus tard contre son autre neveu par alliance, François I<sup>er</sup>.

## ☀ Le monastère royal de Brou

Le monastère est l'œuvre de Marguerite d'Autriche dont le bénitier de l'église arbore sa devise faisant référence à ses

deux veuves « Fortune Infortune Fort Une », autrement dit « Chance et malheur ne font qu'un ». Le monastère comprend notamment trois cloîtres, ce qui est rarissime en Europe, et un bâtiment principal aujourd'hui occupé par le musée de la ville.

L'église est un joyau du gothique flamboyant flamand construite entre 1513 et 1532 par l'architecte Loys Van Boghem. Brou est connu pour son remarquable jubé et les riches sculptures décoratives des tombeaux.

# Que disent vraiment les tables claudiennes ?

Une rue de la Croix-Rousse porte leur nom, passé à la postérité. Elles sont aussi l'un des joyaux du Musée gallo-romain de Fourvière. Mais les tables sont bien plus que cela...

En 48, devant les sénateurs romains, l'empereur Claude, né à Lyon (-10 av. J.-C. – 54 apr. J.-C.),

prononce un discours permettant aux notables gaulois d'être élus au sénat. Cette éligibilité aux magistratures romaines avait été sollicitée par les chefs de la Gaule Chevelue, celle des Trois Gaules « couvertes de forêts », dont les élites ne bénéficiaient pas des mêmes droits dans les territoires conquis par les Romains. Contrairement à ce que l'on croit souvent, Claude ne s'exprimait pas pour favoriser Lugdunum qui était une « colonie » disposant déjà des avantages de Rome. Lorsqu'il a adressé sa harangue au sénat romain, Claude réclama



*Buste de l'empereur romain Claude.*

## Histoires de patrimoine lyonnais

**U**n siècle avant les martyrs chrétiens lyonnais, Ponce Pilate, né à Lugdunum, et la famille Hérode auraient connu l'exil sur les bords du Rhône. Si la frontière est parfois ténue entre légende et vérité historique, leur présence dans la région lyonnaise est attestée par les auteurs de l'Antiquité. Cette présence dans la cité où devait se développer la nouvelle religion chrétienne impose un raccourci historique comme un signe vertigineux du destin.



*Sixième et dernier tableau du cycle des tapisseries  
de la Dame à la Licorne, « Mon seul désir ».*



Moins conceptuelles, trois légendes lyonnaises ont la vie dure dans l'imaginaire des Lyonnais d'adoption ou non. Aussi rétablissons-nous la vérité toute simple sur Blandine, la fête des Lumières du 8 décembre et sur le sculpteur du cheval de la place Bellecour. Si la Tête d'Or dans le parc et le quartier éponymes reste une belle histoire de la tradition locale, puisant sans doute dans le passé templier, la légende des rescapés de Magonie au cœur de Lyon reste bien... une légende rapportée par Agobard. Ce récit médiéval oublié a fait le tour de l'univers ufologique et séduit les Américains. Étrange paradoxe que ce recours au Moyen Âge pour accréditer les ovnis de science-fiction !

Un animal de légende a donné naissance à un chef-d'œuvre, bien réel, de notre patrimoine, *La Dame à la licorne*, commandée par la famille lyonnaise Le Viste vers 1500. Légée par héritages familiaux successifs, l'immense tapisserie fut « oubliée » au château de Boussac, puis vendue par les châtelains à la municipalité qui la céda à son tour, en 1882, au musée de Cluny. Monument du patrimoine « immatériel », Clochemerle est un village légendaire dont la mise en scène narrative burlesque traduit la réalité amère des travers de nos terroirs. Clochemerle a été « inventé » par Gabriel Chevallier, écrivain lyonnais injustement méconnu, qui a notamment écrit *La Peur*, roman réaliste autobiographique sur l'absurdité de la guerre 1914-1918.



## Le « top 3 » des légendes sur Lyon

Mystification, rumeur ou légende bien établie,  
ces trois fausses histoires touchent au cœur  
de Lyon avec Blandine, le 8 décembre  
et la statue de Louis XIV sur la place Bellecour.

### ☼ Blandine n'a pas été dévorée par les lions

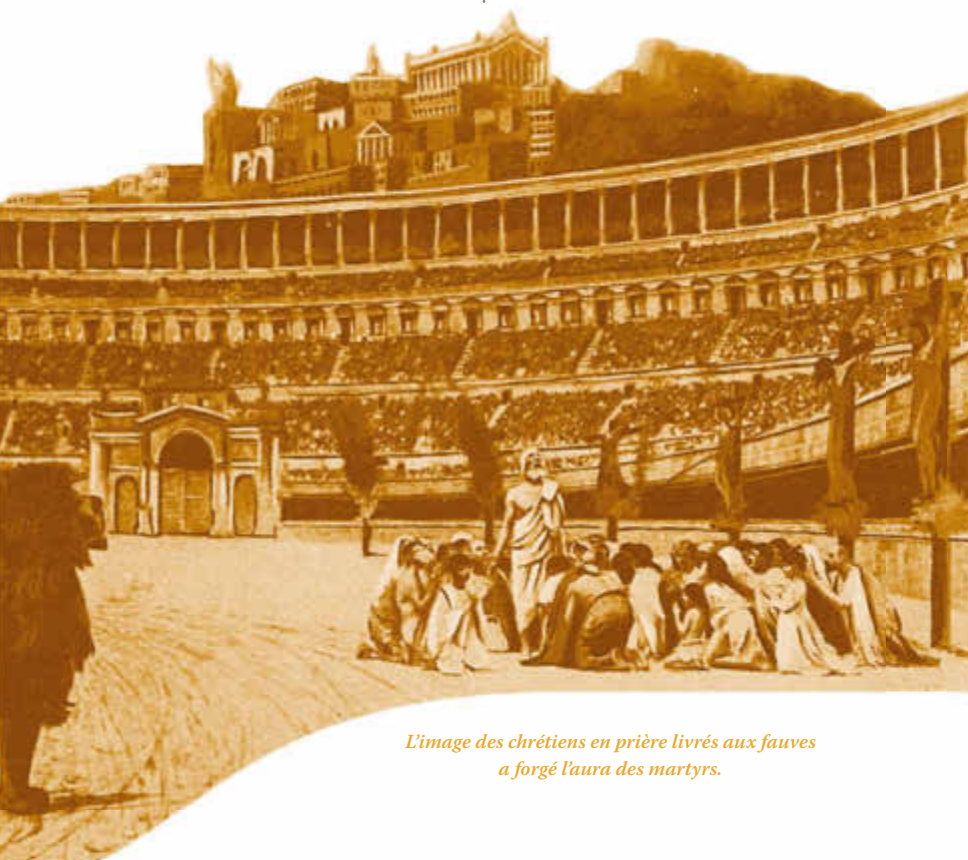
La légende tenace fait encore partie des racines et de l'âme lyonnaises, celle de la capitale des Gaules à l'origine de la chrétienté en France : Blandine, livrée aux lions, aurait été dévorée par les fauves lors des persécutions des martyrs en 177. Or, selon l'historiographie officielle, Blandine a été épargnée par les lions et, mieux, elle aurait même dompté les fauves qui se sont couchés à ses pieds. Telle est l'iconographie de la jeune et frêle esclave qui, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, est popularisée par l'Église



catholique. Cette dernière vante la sainte martyre, résistant jusqu'au bout aux païens et à l'oppression, pour s'affirmer face à la République naissante, laïque et radicale, qui a elle aussi ses martyrs, petit peuple ou révolutionnaires tombés sous les balles de la troupe lors des émeutes. Parallèlement, se développe une nouvelle légende de Blandine mangée par les lions, une façon de lui

dénier toute éventualité miraculeuse d'échapper aux fauves.

En réalité, la seule source historique dont on dispose sur Blandine est *La Lettre des chrétiens de Lyon et Vienne à leurs frères d'Asie Mineure*, rapportée par Eusèbe de Césarée vers 300. Ainsi, le texte décrit « Blandine suspendue à un poteau et exposée pour être la pâture des bêtes qu'on lâchait sur elle [...] ». Comme aucune bête ne



*L'image des chrétiens en prière livrés aux fauves  
a forgé l'aura des martyrs.*

# La Dame à la licorne est lyonnaise !

*La Dame à la licorne*, la plus célèbre tapisserie de France avec celle de Bayeux, a été créée à l'initiative d'une famille lyonnaise, les Le Viste.

Le blason de cette lignée lyonnaise, composé de trois croissants tournés vers le haut, apparaît bien en évidence et à plusieurs reprises sur les six tableaux de la tapisserie tissée vers les années 1500. Si ce nom des Le Viste qui a compté au Moyen Âge et à la Renaissance est bien oublié, il a été donné à l'endroit aujourd'hui le plus fréquenté de Lyon : la petite place située entre le début de la rue de la République et la place Bellecour, où l'on trouve un fast-food et la station de métro la plus utilisée de la ville.

Rappelons que *La Dame à la licorne* est une tapisserie en six tableaux de 12 m<sup>2</sup> environ chacun, qui constitue le joyau du musée de

Cluny, consacré au Moyen Âge, à Paris. Toutes les tentures mettent en scène la Dame en compagnie de la licorne et d'un lion, représentations symboliques d'un bestiaire varié figurant sur une île végétale et un décor de fond rouge. La licorne médiévale, à l'allure équine dotée d'une corne frontale et d'attributs caprins (bouc et pattes), est symbole de puissance spirituelle, de pureté et de pouvoir magique. Elle détecte les poisons et, d'une façon générale, tout ce qui est impur, et ne peut être touchée que par des jeunes vierges.

Chaque tableau est une allégorie des cinq sens : le Goût (la Dame prend une dragée), l'Odo-  
rat (elle tresse un collier de fleurs

*Illustration  
du « toucher »  
de la Licorne et  
du blason de la  
famille lyonnaise  
Le Viste.*



parfumées), l'Ouïe (elle joue de l'orgue), le Toucher (elle serre la corne de la licorne), la Vue (elle tient un miroir), auxquels s'ajoute un sixième tableau intitulé « Mon seul désir ». La Dame remet le collier qu'elle portait auparavant dans un coffret à bijoux tenu par une suivante. L'interprétation la plus courante aujourd'hui est celle de la renonciation aux cinq sens, de l'apologie d'un certain détachement « sensuel ». Mais, en contrepoint de ce dépouillement, certains auteurs préfèrent y voir un érotisme discret de la Dame personnalisant la beauté et le désir, renforcé par la présence de la tente chambre d'Amour. Sa toile constellée de flammes suggérerait un vif désir amoureux, charnel. On peut même interpréter le



*Le sens de « l'odorat » est suggéré par la Dame tressant une couronne de fleurs et, derrière elle, sur le banc, un singe hume le parfum d'une fleur.*



titre « Mon sevl désir » encadré par les lettres A et I comme l'anagramme possible de « Le VI<sup>e</sup> Sens d'Amor » !

## ☀ Une grande famille lyonnaise

Quel fut le commanditaire de *La Dame à la licorne* ? La réponse n'est pas tranchée et les experts, en se basant sur l'étude du blason, citent deux noms : Jean IV et Antoine Le Viste. Jean IV est le descendant des Le Viste originaires de la Bresse dont l'aïeul Barthélemy ancre la famille à Lyon entre 1320 et 1340. Il y est consul et fait fortune dans le commerce des draps. Un premier Jean Le Viste est juge à Lyon et propriétaire d'un champ

près du confluent, correspondant à l'actuelle place Bellecour.

Jean IV (vers 1432-1500) s'installe à Paris en 1464 comme magistrat et devient président de la Cour des aides, une charge élevée qui lui ouvre l'accès à la noblesse. Il aurait commandé *La Dame à la licorne* après 1480 pour conforter son ascension sociale et affirmer sa nouvelle position dans la noblesse de robe.

Antoine Le Viste (vers 1470-1534), neveu de Jean IV, succède à son père comme rapporteur à la Chancellerie (1493) et occupera plusieurs postes importants comme président du parlement de Bretagne et auprès du roi François I<sup>er</sup>. Antoine aurait commandé la tapisserie en guise de cadeau de mariage pour sa première femme.



# Les « ovnis » de Lyon ont fait le tour du monde

Cette histoire peu connue à Lyon jouit pourtant d'une extraordinaire notoriété chez les adeptes de l'univers ufologique et autres extraterrestres.



L'histoire, qui a traversé les siècles, se déroule en 840, et met en scène l'évêque de Lyon Agobard (778-840), digne successeur de Leidrade, l'érudit bibliothécaire de Charlemagne. En cette ère de superstitions et de sorcellerie dominantes, les habitants des campagnes croient aux « tempestaires » qui auraient le pouvoir de déclencher des tempêtes et un « vent

levatice » couchant les blés et agitant les arbres fruitiers. Les récoltes ainsi obtenues sont vendues par les tempestaires à des voyageurs venus à bord de navires volants et qui s'en retournent avec leurs chargements dans leur pays de Magonie.

Or, Agobard raconte qu'il a vu un jour sur une place de la ville (Bellecour ou du Change ?) une foule s'en prendre



## Souvenir de Magonie dans le Beaujolais

Depuis début 2010, un tableau retraçant l'histoire d'Agobard et des rescapés de Magonie orne l'église de Saint-Jacques-des-Arrêts dans le Rhône. Il complète un ensemble d'une vingtaine d'œuvres, dont quatre monumentales, commandées par le conseil général du Rhône, toutes peintes par Jean Fusaro (né en 1925), cofondateur du sanzisme en 1948 avec André Cottavoz et Jacques Truphémus. Saint Agobard, l'un des évêques les plus savants du IX<sup>e</sup> siècle, illustre ici la lutte contre les superstitions et les fanatismes. La petite commune de 115 habitants a été choisie pour cette aventure artistique par le département du Rhône qui entend développer le tourisme dans cette région du Haut-Beaujolais, verdoyante et vallonnée, proche de Cluny et du chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.

à trois hommes et une femme qui, aux dires des manifestants très excités, étaient tombés d'un de ces vaisseaux aériens de Magonie. Les prisonniers garrottés et prêts à être lapidés furent amenés à l'évêque qui entreprit de faire la lumière sur l'affaire. Il interrogea longuement les meneurs et soi-disant témoins qui se révélèrent être de purs affabulateurs, « confus comme le voleur quand il est surpris », écrit Agobard dans *De la grêle et du tonnerre*, l'un de ses vingt-deux livres. Il en tire une leçon sans concession : « Une multitude de personnes en

sont arrivées à ce degré de sottise et de démence de croire en l'existence d'une région appelée Magonie. »

Quelques siècles plus tard, en 1670, le témoignage d'Agobard sera repris par l'abbé Montfaucon de Villars dans un ouvrage sur les sciences occultes, *Le Comte de Gabalis*. À son tour, ce grand succès d'édition de l'époque ironise sur les croyances d'alors en décrivant les quatre ambassadeurs des Sylphes de Magonie envoyés par Grimoald, duc de Bénévent et ennemi de Charlemagne, pour anéantir les moissons des campagnes. Bref, alors

que ces récits fantasmagoriques rappellent des contes (de fées) à dormir debout pour mieux les condamner, ils vont être exploités aux siècles suivants par Jacob Grimm (*Mythologie allemande*, 1835) – ce qui est logique pour cet auteur de contes –, mais surtout au xx<sup>e</sup> siècle dans plusieurs ouvrages prétendus sérieux, à l'appui de la thèse de l'existence d'extraterrestres.

Les auteurs sont informaticiens, astronomes, officiers américains reconnus qui décrivent quatre extraterrestres descendus d'aéronefs ou de soucoupes volantes sur une place de Lyon au ix<sup>e</sup> siècle. Tel est le cas dans *Les soucoupes volantes ont atterri* de Desmond Leslie et George Adamski (1953), et dans les *Extraterrestres du Moyen Âge* de Raymond Drake (1964). L'épisode lyonnais oublié devient la preuve et le signal de départ d'une grande épopée ufologique avérée. En France, l'histoire d'Agobard sera relayée par Jacques Bergier, fondateur, avec Louis Pauwels, de la revue *Planète* (*Les Extraterrestres dans l'histoire*, 1970), par Pauwels et Guy Breton (*Histoires extraordinaires*, 1980) et par Jacques Vallée, avec *Passport to Magonie* (1969).





*Au Moyen Âge, l'activité des tempestaires s'apparente à celle de sorciers ayant le pouvoir de contrôler les conditions météorologiques en échange d'une partie de la production agricole des paysans.*

## Alban Vistel, résistant et éditeur de BD

Grande figure de la Résistance, humaniste d'une intégrité exceptionnelle, Alban Vistel a créé à Lyon une maison d'édition de bandes dessinées. Pour le bonheur des jeunes générations d'après-guerre.

Connu comme résistant célèbre avec une place à Lyon et une rue à Sainte-Foy-lès-Lyon où il est inhumé, Alban Vistel (1905-1994) a mené plusieurs vies : exilé au Chili, directeur d'usine de tannerie, commandant dans la Résistance, chef d'entreprise dans l'édition, intellectuel et écrivain d'un humanisme exigeant.

Né à Annecy, Alban Vistel – Auguste de son vrai prénom – a fait ses études à Lyon au lycée Ampère, puis à la faculté de droit et à l'école de chimie dont il sort ingénieur avec une spécialité tannerie. Après son service militaire au Maroc, il part en 1929 au Chili pour diriger une tannerie à Santiago et voyage en

Amérique du Sud. Une contrée qui ne le quittera plus : il écrira deux livres sur les Andes à quarante ans d'écart. Surtout, il rencontre sa femme, Louisa Elena, docteur en médecine à Santiago, et se mêle au bouillonnement politique de la capitale. Cet homme de gauche modéré qui sera sans parti en France, participe à la création du parti socialiste du Chili en avril 1933 aux côtés du jeune Salvador Allende.

Lorsque des Chiliens de retour d'Europe l'informent de la situation difficile sur le vieux continent, le couple décide en 1935 de partir pour la France, au-devant « des choses terribles qui se préparent en Europe ».



*A la Libération, Alban Vistel, 40 ans,  
en discussion avec le maréchal de Lattre de Tassigny.*

Alban Vistel, un temps adhérent au syndicat CGT, trouve un travail à Vienne comme directeur de l'usine de chaussures Christian Pellet. Il est mobilisé en 1939 jusqu'à la débâcle en juillet 1940 qu'il vit comme un

traumatisme et une honte. Père de deux enfants, à 35 ans, il va s'engager dès l'été dans la France libre, écrit à de Gaulle et crée un petit groupe « la Reconquête » qui intégrera le mouvement Libération.